

L'évasion romantique scandinave

Autor(en): **Boyer, Régis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Beiträge zur nordischen Philologie**

Band (Jahr): **19 (1991)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-858279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

materialism, var inte helt främmande för idealistiska tankar, i alla fall inte för mäktiga visioner, som alla dåtidens stora andar. Men även här kan han ses som 1700-talets arvtagare, denna gång i den mån han närmade sig de då så livliga fysiko-teologiska tankar som kretsade kring världens «outrannsakliga fullkomlighet» (Linnés ord). Sålunda minskade det intellektuella avståndet mellan Ørsted och Berzelius. Den förra började som naturfilosof men hängav sig alltmer åt experimentell forskning. Den senare var livet ut en empiriker men kom att skönja bortom förnuftets jaktmarker ett «något» som vetenskapen omöjlig kan nå. De träffades ffg i Köpenhamn 1807 och började brevväxla 1810. Först avvaktande och något kyliga skulle de med åren utveckla en varm vänskap, i synnerhet efter 1830 (den formella «herr professoren» förvandlades med åren till «dyrebareste ven»/«älskade vän»). Innehållet i denna korrespondens (utgiven 1920) visar dock att Ørsted i högre grad var och förblev en idealistisk visionär och tom en skald i sina stunder (jfr *Luftskibet*, 1836) – vetenskap och diktning utgjorde enligt honom i grunden samma andliga aktivitet. Berzelius gick aldrig så långt, men kunde ändå inta en attityd som allra minst kan tolkas som välvillig agnosticism. Båda har haft, var och en på sitt sätt, djupa insikter om vetandets natur och vetenskapens teoretiska grunder. Att läsa dem i dag är allt annat än att hysa nostalgiska tankar om en svunnen tid. På flera punkter förebådar de viktiga frågeställningar inom vetenskapsteori och filosofi av dagens märke. Få personligheter illustrerar bättre än Berzelius den strikt kompromisslösa vetenskapliga attityden förenad med häpnadsväckande öppenhet. Ørsted för sin del uppvisar mer «arkaiska» drag, åtminstone så länge en viss typ av vetenskapsideologi råder, men det aktuella ifrågasättandet av det otillräckliga i den gängse «positivismen» torde kunna ge honom en förnyad aktualitet.

RÉGIS BOYER, PARIS

L'évasion romantique scandinave

Pour un observateur étranger, c'est-à-dire non scandinave, d'aujourd'hui, le Romantisme scandinave, quelle que soit la valeur des grands noms qui l'ont illustré, paraît manquer d'originalité. Cette affirmation rapide, bien entendu, ne se veut ni dépréciative ni même réductrice: elle ne s'entend que dans une perspective comparatiste, à l'échelle européenne, et tiendrait plutôt à la volonté de dégager une spécificité. Oehlenschläger, Tegnér, Wergeland: nul ne conteste l'éminente qualité d'écrivains qui, s'ils avaient composé en d'autres langues que les nordiques, seraient aussi universellement connus que leurs équivalents an-

glais, allemands ou français. Mais enfin, le critique se défend mal d'une réaction de déjà connu en face de bon nombre d'attitudes, de revendications ou d'aspirations venues du Nord.

Une cause immédiate en est évidemment ce caractère typique des littératures qui nous concernent ici: leur grande ouverture à l'étranger, leur extrême sensibilité – toujours bien vivante à l'heure actuelle – à tout ce qui se fait ailleurs. Or, au début du XIXe siècle, après deux siècles de magistère classique français, la mode s'est tournée du côté de l'Allemagne (Sturm und Drang, Ecole de Jena) puis de l'Angleterre et, un peu plus tard, de la France de nouveau. Et cette orientation nouvelle a les mêmes raisons pour ses initiateurs non nordiques que pour les Scandinaves eux-mêmes: substituer à l'ordre des âges classiques un libéralisme, en fait plus fracassant en propos qu'en réalisations, c'est-à-dire promouvoir un sentiment de révolte généralisée contre une tradition jugée caduque. Cela se connaît à un signe non équivoque: le répertoire traditionnel étant, provisoirement, jugé épuisé, toute l'Europe connaît une vague de traductions ou d'adaptations dont nous savons qu'elle est toujours le signe d'une quête, d'une perte de confiance en soi, et, en première approximation, d'un besoin de ressourcement. Byron, Walter Scott, Goethe, Calderon, Lope de Vega, et surtout Schiller exaltant la vertu et la liberté, ou Shakespeare illustrant l'universalité du génie remplacent les grands modèles grecs et latins tout en faisant souffler un fort vent de cosmopolitisme.

En fait, cette volonté, souvent artificielle, de changer d'horizons, représente un phénomène de société. C'est, nous le savons, la bourgeoisie qui a fait la Révolution et qui entend bien en tirer les conséquences. La voici devenue possédante et dirigeante, responsable d'un ordre qu'elle a violemment voulu assumer seule, mais dont ses meilleurs esprits sentent bien qu'il s'est vidé de son âme. D'où la morosité ambiante qu'il faut compenser par quelque échappatoire dont, aujourd'hui, le caractère souvent artificiel, sinon forcé, ne nous échappe pas. Il y a, dans le Romantisme, une attitude de façade, née de la bourgeoisie et tournée contre elle-même, qui tient à la volonté de scandaliser, au goût des modes fracassantes, à la prédilection affichée pour un certain idéal bohème, qui ne me retiendront pas ici mais dont il faut, au moins, souligner le côté ostentatoire, conventionnel et, finalement, vide. S'il est, bien entendu, des Romantiques qui ont su être sincères avec eux-mêmes et seront allés, au nom de leurs convictions, mourir à Missolonghi comme Byron, il importe de bien voir que ce type de comportement littéraire n'entraîna pas, sauf exceptions, une véritable remise en question d'une *Weltanschauung* implicitement admise. Ce sont les idéologues du XVIIIe siècle qui ont remis en cause, avec le radicalisme que l'on sait, les fondements de la société. L'expérience a été durement faite des résultats auxquels ils avaient pu parvenir. Après 1800, la volonté d'opposition propre à la jeunesse ne s'en prend plus à des assises aussi profondes. Comme chez les célèbres «gilets rouges» qui prirent part à la fameuse «bataille d'*Hernani*», la revendication est surtout affaire de costume, de montre. Le fond est un ennui qui s'appellera aussi «mal du siècle» et qui voulait, théâtralement toujours, que,

selon Chateaubriand, «sans avoir usé de rien, on fût désabusé de tout». Mais sur le fond, après l'indéniable cataclysme de 1789, il n'est pas question de remise en question essentielle d'assises politiques, sociales, éthiques ou religieuses. C'est un temps de désenchantement.

En revanche, surtout en Scandinavie, le contrecoup de la politique napoléonienne ne doit pas être sous-estimé. Que l'on retienne de son rapide passage sur la scène de l'Histoire la prodigieuse aventure qu'elle constitua, que l'on veuille y voir une remise en action, vite réduite à néant, des idéaux présumés de l'âge antique, notamment sur le plan militaire – dans le Nord, que l'on cultive amèrement les rancoeurs liées à ce mirage impérial: je pense évidemment au Danemark – le résultat est, chaque fois, le même: les splendeurs du stormaktstid sont surannées. Les rêves de grandeur, voire de suprématie nourris par les exemples d'un Charles XII ou d'un Gustaf Adolf et complaisamment entretenus par les divagations d'un Olof Rudbeck ou de ses émules sont définitivement ruinés. Oui, décidément, les séquelles de la Révolution française n'auront pas été ce que, consciemment ou non, les bons esprits européens attendaient: je dis ici qu'un des traits majeurs de la littérature qui voit le jour à partir du début du XIXe siècle vient de la déception qu'ont engendrée, en à peine plus de vingt-cinq ans (1789–1815) des événements pourtant plus fantastiques que ne l'avaient rêvé les imaginations les plus ardentes. Et, comme si souvent, le microcosme que constitue le monde littéraire scandinave me paraît accuser plus nettement ce trait.

Avec une réserve très importante. Désabusée par l'histoire immédiate, socialement flouée par une classe qui s'est appliquée à substituer l'avoir à l'être et le paraître à l'exister, révoltée en conséquence, l'Europe pensante et écrivante s'est, d'abord, cherché des refuges que nous connaissons bien: la nature, par exemple, dont Schelling a enseigné qu'elle menait à Dieu; l'autre, l'étranger, l'ailleurs qu'un exotisme conquérant va parer de tous les charmes, souvent criards et forcés, d'une nostalgie de commande; le spirituel, le mystique, le religieux enfin, non seulement par opposition au rationalisme étroit, à l'utilitarisme et à l'anticléricisme de l'Age des Lumières, en particulier français, mais aussi parce que l'actualité à la fois tragique et navrante exige ce retour à un sentiment religieux, à une inspiration biblique ou chrétienne, à une philosophie spiritualiste et, même, à toutes sortes d'attitudes para-religieuses nées de l'Antiquité (pythagorisme, platonisme, panthéisme sous toutes les formes possibles d'occultisme, notamment) où il nous faut bien voir une recherche de compensation.

Or, et c'est un point sur lequel il faut insister très fortement, même si (et, peut-être, surtout parce que) nos amis scandinaves n'en sont pas toujours conscients, ces attitudes que je viens d'énumérer en disant qu'elles étaient autant de refuges à la rêverie romantique, non seulement ne sont pas nouvelles dans le Nord qui n'a jamais vraiment connu de classicisme étroit stricto sensu, mais même font partie de ces composantes immémoriales du génie scandinave que l'observateur se fait fort de pouvoir retrouver, sans sollicitations abusives, d'épo-

que en époque (la nôtre inclusivement). Pour n'évoquer que de rapides exemples, le culte de la nature est déjà bien présent dans l'*Hercules* de Georg Stiernhielm (1658), le cosmopolitisme marque une bonne partie de l'oeuvre de Holberg, et pas seulement théâtrale, Emanuel Swedenborg a poussé si loin la recherche théosophique qu'il fera école et, au total, l'oeuvre tout entière de Johannes Ewald, pourtant mort en 1781, est bien plus proche de ce que nous sommes convenus d'appeler romantisme que de l'âge des Lumières. On notera, par exemple, qu'il remet Saxo Grammaticus à l'honneur dans *Rolf Krage* et les Eddas dans *La mort de Balder* et que ses *Pêcheurs* ou ses *Odes* dont une place considérable au «sentiment», dans la meilleure acception romantique du terme. De même, Jens Baggesen se situait déjà à un point d'articulation net entre classicisme et romantisme – il faudrait, en fait, donner beaucoup de place à une longue réflexion sur l'influence de Jean-Jacques Rousseau en Scandinavie, déjà à l'époque où nous nous plaçons ici car l'étonnant retentissement de l'auteur des *Confessions* sur les âmes du Nord ne peut guère se concevoir autrement que comme une re-connaissance.

Amour de la nature, goût de l'étranger et de l'étrange, quête du divin: ce n'est donc pas du côté de ces chefs d'inspiration qui constituent autant de têtes de chapitres dans les manuels d'histoire littéraire du romantisme anglais, allemand ou français qu'il faut chercher l'originalité du Romantisme scandinave.

En fait, les divers traits qui viennent d'être énoncés ressortissent, finalement, tous, à un caractère commun, qu'il est facile d'énoncer: le romantisme, qu'il soit scandinave ou européen, peut se définir premièrement comme une recherche d'évasion, hors des conventions et de la médiocrité ambiantes. J'en ai suggéré rapidement les justifications historiques et sociales, voire politiques. Mais alors qu'ailleurs, cette évasion se nourrit d'un rêve intérieur menant, soit à l'inacceptation du réel (et donc à une investigation délibérée des domaines de l'utopie), soit à sa transfiguration (et donc à l'ébauche d'un domaine idéal dont Stagnelius donnera tout de même l'idée, en Suède, sur des incitations venues de Chateaubriand et des gnostiques), il me semble que le propre de la Scandinavie aura été de l'avoir cherchée, par préférence, dans un retour au passé national, c'est-à-dire dans une exaltation du mythe «gothique» et de ses prestiges troubles.

Certes, là encore, l'incitation était étrangère: elle venait essentiellement de Walter Scott dont on sait l'influence qu'il exerça sur le jeune H. C. Andersen, du renouveau généralisé des études historiques dans toute l'Europe, et d'une passion pour l'étude des anciens textes qui ne cessera de croître. Mais je suis frappé de voir à quel point, statistiquement, si j'ose dire, cette préoccupation aura pris le pas sur toutes les autres, dans le Nord, à de rarissimes exceptions près. Evidemment, Herder, dans la mesure où le préfixe ur- (Urvolk, Urheimat, Ursprache) débouchait sur la reconstitution d'une originalité «pure», les frères Schlegel illustrant la Naturphilosophie de Schelling, Tieck – qui exercera l'influence que l'on sait sur Atterbom – cherchant une réalité suprême derrière les apparences prosaïques, les frères Grimm reconstituant les trésors littéraires et mythologiques du passé, Fichte: tous ces modèles demandaient un

retour aux sources patriotiques, une fréquentation des grands textes à partir desquels s'était élaboré un patrimoine. Mais j'ai le sentiment que l'appel aura été plus clairement perçu et plus fidèlement suivi dans le Nord qu'ailleurs. Car à part, et encore, avec des réserves, Poul Martin Møller et Johan Ludvig Heiberg, je ne vois pas de romantisme scandinave qui n'ait consacré la majeure partie de son oeuvre à la résurrection des antiquités nationales: et j'entends bien «majeure» au sens propre, la plus grande partie en quantité sinon en qualité.

Il est vrai, là encore, qu'une longue tradition prêchait d'exemple. Tacite, qui n'était pas Germain, avait, dans sa *Germania* (fin du I^{er} siècle) ouvert le feu en proclamant la supériorité morale du Germain pur et dur sur le Latin avachi: on sait qu'il n'écrivait pas un ouvrage «scientifique» et qu'il exaltait les uns pour mieux fustiger les autres, la partialité de son point de vue, dûment admise, éviterait bien des erreurs d'interprétation, car il sera émouvant, par exemple, de retrouver un jour les vues du Latin défendues par le très vieux Knut Hamsun dans *På gjengrodde stier* (1949): il n'empêche que, de la sorte, une sorte de mouvement était lancé, qui fera long feu. Ce sera ensuite le Got Jordanes qui, en vertu d'une erreur tenace, fera, dans sa *Getica* (vers 550), de «l'île de Scandzia», le berceau des nations (*officina gentium, vagina nationum*) qui ont déferlé sur l'Europe pour lui infuser une énergie nouvelle. Avec lui, sans doute, s'établira la très durable image de la «lumière du Nord». Et l'on sait la fortune que feront aux vues de Jordanes, et à d'autres apparentées, les Suédois Johannes Magnus (*Historia de omnibus gothorum sveonumque regibus*, 1544) et Olaus Magnus (*Historia de gentibus septentrionalibus*, 1540-1555) qui, l'un et l'autre, annoncent le göticisme, en particulier dans leur conviction de la santé et de la bonté primitive du Nord. L'aboutissement est, on l'a déjà suggéré, chez Olof Rudbeck dont *Atlant sive Manheim* (1679 et sq.) voulait vraiment démontrer «scientifiquement» que la Suède était la mère de toutes les nations et le suédois, l'urspråk que, deux siècles après, s'efforceraient de reconstituer les chercheurs. Mais les recherches d'un Bureus, sur le «secret» des runes (dans *Adalruna*, 1634), tout comme, beaucoup plus tard, celles de Rasmus Rask sur le vieux norrois tendent dans le même sens. Tout ceci pour dire – et j'ai volontairement négligé d'évoquer en passant le patriotisme farouche d'un Saxo Grammaticus – que l'exaltation du passé national avait d'impressionnantes lettres de noblesse et ne pouvait passer pour une nouveauté au début du XIX^e siècle. J'ai déjà dit la même chose du culte de la nature ou de la tendance à la religiosité. On pourrait donc être tenté de croire, à m'entendre, que le romantisme scandinave existait de toujours et que le göticisme n'aura rien apporté de neuf. En un sens, d'ailleurs, c'est vrai: il y a au génie scandinave des composantes immémoriales qui m'ont toujours paru se situer aux antipodes du réalisme plat et je pourrais aussi bien dire que le Romantisme historiquement situé, le Romantisme avec une majuscule n'aura pas été une bouleversante révélation dans le Nord et que, tout comme il était annoncé depuis bien longtemps (pensons, avec toutes les prises de distances qui s'imposent, à une saga comme *Gísla saga Súrssonar*), il n'a jamais réellement cessé de susciter de nouveaux talents. Mais mon propos du moment est différé-

rent. Je veux dire que ce mouvement qui proclamait bruyamment le primat de la sensibilité et de l'imagination sur la raison, qui entendait aussi revenir aux sources, ce en quoi le favorisait le phénomène historique, à la fois suscité et favorisé par la conjoncture, dit d'«éveil des nationalités», aura trouvé en Scandinavie un terrain particulièrement favorable.

Il suffit de parcourir rapidement une nomenclature des grands écrivains. J'ai noté que bien peu échappent au phénomène que je retrace ici. Plutôt que de procéder par pays, adoptons, par exemple, un ordre de présentation diachronique.

Le coup d'envoi est, comme il se doit, donné par *Les Cornes d'Or* (1802), c'est-à-dire les célèbres cornes de Gallehus résumant l'histoire et le savoir viking (les runes!), d'Oehlschläger: il n'est pas indifférent que l'on s'accorde à tenir pour le début du Romantisme nordique cette oeuvre, au demeurant superbe, mais délibérément attachée à une célébration du passé national. Oehlschläger adjoindra à ce chef-d'oeuvre, un an après (1803) des poèmes inspirés de motifs de folkeviser, ou de la *Mort du jarl Håkon*. Donc, dès ce premier recueil qui inaugure la véritable ère littéraire nouvelle, l'essentiel revient à une tentative de réincarnation du passé: le culte de la nature, la satire des «lumières» ou la proclamation des idéaux romantiques (dans *Le Jeu de la Saint-Jean*) n'occupent pas une place comparable! Quand, un an après, Schack von Staffeldt publie ses *Poèmes* (1804) c'est pour diffuser les idées de Herder, de Schiller et de Schelling, certes, mais c'est surtout pour réclamer de ses compatriotes une juste vénération du patrimoine littéraire. Revenons à Oehlschläger: ses *Écrits poétiques* (1805) contiennent des souvenirs historiques (comme «La cathédrale de Roskilde») à côté de vues mystiques sur l'évangile de la nature, mais aussi «La saga de Völundur» ou il s'agit de célébrer les héros des temps passés, grandis par les épreuves. Les *Poèmes nordiques* (1807) sont, comme leur titre l'indique, résolument nationalistes: peu m'importe ici que le fond soit le plus souvent une apologie du christianisme contre le paganisme ou du bon sur le mauvais; il ne me paraît pas indifférent que le choix même des sujets soit fait dans les *Eddas* ou la *Heimskringla*. Un an après, d'ailleurs, N. F. S. Grundtvig reprend le même type d'antagonisme (Oðinn contre Jésus-Christ, les géants contre les Ases) dans sa *Mythologie du Nord* dont, encore une fois, le trait intéressant est bien, à mes yeux, qu'elle sollicite l'histoire nationale, même mythique, pour justifier des vues mi-religieuses, mi-éthiques. Je n'entends pas insinuer par là que l'Histoire, la reconstitution historique en tout cas, seraient un prétexte mais simplement que les écrivains trouvent tout naturel de transposer leur présent sur ce passé, réel ou présumé, qui leur paraît tellement plus propre à l'exercice de leur rêverie: à leur évasion.

Mais revenons à notre sujet précis. C'est alors qu'en Suède, sous l'impulsion d'Erik Gustaf Geijer, professeur d'histoire attaché au sentiment national et à la résurrection des forces du passé, se fonde la Götiska Förbundet (1811) dont l'idéal est de «faire revivre l'esprit de liberté des anciens Gots, leur courage viril et leur probité». On sent dans la formulation un vif souvenir de Tacite et de ses

imitateurs. Avec Ling, père de la gymnastique suédoise, Tegnér, Afzelius grand collationneur de *Svenska folkvisor* (1814–1816, quatre volumes!), le göticism se dote d'une revue, *Iduna* (1811–1825) expressément destinée aux «amants de l'antiquité nordique». On sait le retentissement remarquable que connaîtront, en Scandinavie comme à l'étranger où ils ont grandement contribué à la formation de ce que j'ai appelé «le mythe viking», des poèmes comme «Vikingen», «Odalbonden» ou «Manhem». De la même année, 1811, date d'ailleurs le chef-d'oeuvre de Tegnér, *Svea*, que suivront de grands textes inintelligibles sans une connaissance approfondie des antiquités nordiques, comme «Skidbladner» ou «Asatiden». De son côté quelques années après, (1818), Grundtvig qui vient de lancer la revue *Dannevirke*, s'attaque à la traduction en danois de la *Heimskringla* de Snorri Sturluson qu'il fera suivre (1822) de celle des *Gesta Danorum* de Saxo. C'était préparer, de loin, l'enracinement dans un passé réputé glorieux, national, fondé en éthique, du type d'enseignement que diffusera, plus tard, avec la fortune que l'on sait, la folkehøjskole.

Pour sa part, B. S. Ingemann consacra la première et longue partie de son oeuvre à la résurrection du Moyen Age danois, d'abord dans le grand poème épique *Valdemar le grand et ses hommes* (1824) puis dans un genre appelé à connaître une intense fortune dans le Nord et auquel il aura, d'emblée, donné des lettres de noblesse, celui du roman historique médiéval, avec *Valdemar Sejr, L'enfance d'Erik Menved, Le roi Erik et les proscrits, Le Prince Otto de Danemark et son temps, La Reine Margrethe* (entre 1825 et 1836), tous récits où, sur une trame à la Walter Scott, il célèbre le culte des héros nationaux tout en entendant bien éveiller la conscience de ses concitoyens. C'est aussi ce à quoi s'efforce Esaias Tegnér dans les romances de sa *Frithiofs saga* (publiée en 1825) où l'emprunt au modèle islandais est direct. Et Steen Steensen Blicher, quand il fonde la revue *Nordlyset* (1827–1829) où il prodiguera les nouvelles qui ont assuré sa gloire, voulait, lui aussi, réveiller ce qu'il appelait l'esprit du Nord, posant du même élan les fondations de ce qui sera le scandinavisme.

Son cas me paraît intéressant: il viendra un jour, avec ses *Trækfuglene* (1838) à une thématique plus exactement romantique dans l'acception que nous avons coutume de donner à ce terme, avec ce «concert de nature» que chantaient ses oiseaux migrateurs, et cet accent fortement mis sur la mélancolie d'une condition humaine qui fait de nous des êtres de passage, voués à la disparition après d'incompréhensibles errances. Mais enfin, le point de départ de son inspiration était bien dans la résurrection de cette «lumière du Nord» ou aurore boréale dont il jugeait les blandices et la force de persuasion perdues. Car cela me permet de situer exactement le propos que je développe. J'ai parlé tout à l'heure d'un point de vue statistique: je sais bien que, pour ne prendre que quelques exemples, Tegnér, ou Almquist, ou cet inclassable maître de l'âge romantique scandinave qu'est H. C. Andersen, ou bien évolueront dans un sens qui n'est pas nécessairement conforme aux prémices que je suis en train de suivre, ou bien s'installeront d'emblée dans une perspective qui ne se laisse pas si aisément circonscrire et dater. Je n'ignore pas non plus que bon nombre d'oeuvres alle-

mandes, anglaises ou françaises (prenons, encore une fois, Walter Scott, ou Schiller, ou Alexandre Dumas père) ont pu, un temps, relever du même type d'interprétation. Mais je dis que, globalement, on ne peut qu'être surpris de l'unanimité et de la prédilection que manifestent les auteurs scandinaves pour leur passé national, ancien de préférence, et de la place absolument prépondérante que cette incitation tient dans leur inspiration.

Car le mouvement ne se démentira pas, passé les trois premières décennies du XIXe siècle. En 1837, Ingemann revient au cycle poétique qu'il avait abandonné depuis plus de dix ans, avec *Holger Danske*: n'importe, encore une fois, s'il entendait faire de son héros le champion du christianisme luttant contre le paganisme, il demeurerait dans le cadre glorieux de son passé national (dirai-je: il s'y réfugiait?). Et il est grand temps d'évoquer le Norvégien Henrik Wergeland pour qui le souci de réveiller la conscience nationale de son peuple dépassait largement le cadre d'un mouvement littéraire daté: il s'agissait, en somme, de justifier, en poésie, les principes qu'avait posés la Constitution d'Eidsvoll. Si *La Création, l'Homme et le Messie* (1830) déborde largement le cadre historique où nous nous sommes maintenus jusqu'ici, ce splendide poème entend bien retrouver l'esprit de la Norvège du storhetstid: spiritualité, liberté, idéal «démocratique» du bøndi, tout ce qui fit, à ses yeux, de la Norvège de Hákon Hákonarson une grande nation. Je ne vois pas de différence fondamentale d'optique entre les oeuvres que je suis en train d'évoquer et, par exemple, pour revenir le saluer en passant, le *Hrolf Krake* d'Oehlenschläger qui ne cherche pas moins, entre autres épopées dramatiques du même auteur, à revisiter l'esprit des anciens jours. C'est, au demeurant, ce que tentait aussi de faire, dans un travail dont on ne ventera jamais assez l'originalité pour son époque, E. G. Geijer dans les trois volumes de sa *Svenska folkets Historia* (1832-1836); le titre définissait clairement le propos: non plus aligner les noms de rois et la série de leurs batailles, mais bien retracer l'histoire du peuple suédois avec ses aspirations profondes. Même l'énigmatique Almquist, dont l'oeuvre domine largement et dépasse, non seulement le propos précis de mon petit essai mais même, d'une façon générale, le Romantisme scandinave dont elle aura assumé, notamment, la face «flamboyante», ne saurait se concevoir, dirai-je, sans un sacrifice aux mânes du passé. Il s'agit de *Drottningens juvelsmycke* (1834) bien entendu: pour un peu, je serais tenté de dire qu'il y a quelque chose d'un peu surprenant dans cette concession au roman historique, à l'intérieur d'une oeuvre si universelle et, par tant de points, tellement moderne tant il est clair que la résurrection du passé, même proche (l'assassinat de Gustav III n'a rien de médiéval) paraissait indispensable à l'expression littéraire des meilleurs esprits de ce temps. Et si j'ai laissé de côté, par force, les Islandais plus ou moins condamnés au silence, il importe tout de même que j'évoque au moins Jónas Hallgrímsson: la revue *Fjölnir*, qu'il fonde en 1835 (et qui durera jusqu'en 1847) retrouve, mais dans la perspective romantique précise que je cerne ici depuis le début, les efforts des grands encyclopédistes des siècles précédents. Seulement, là où Ole Worm, Árni Magnússon, Þormóður Torfason et surtout Arngrímur Jónsson hinn lærði entendaient préserver

de l'oubli, en véritables savants, les grands trésors du Moyen Age, ou lutter contre les inepties qui avaient cours par le monde sur le compte de l'Ultima Thule, Jónas et les hommes de *Fjölnir* tentaient de réveiller leur petit peuple à la conscience de l'esprit de leur glorieux passé. Il faudrait tenir des propos semblables sur les deux Finlandais suécophones qui, parallèlement aux efforts d'Elias Lönnrot pour reconstituer le *Kalevala* (de 1835 à 1849) entendirent rendre vie à leur peuple, l'un, Runeberg, par la reconstitution patiente, en poésie, de sa personnalité dans *Les chasseurs d'élan* (1832), par exemple, l'autre, Topelius, par ses *Contes* suivis, inévitablement, dirai-je, de romans historiques.

Me voici arrivé assez loin dans le temps des premiers textes d'Oehlschläger. Ailleurs, c'est l'âge du réalisme dont les séquelles finiront par déclencher, en terres scandinaves, le Genombrott. Je ne voulais ici qu'évoquer ce qui m'est toujours apparu comme le trait frappant du Romantisme scandinave: ce retour aux sources, en poésie, en prose, à un moindre degré, au théâtre, par la sollicitation de l'Histoire entendue comme reconstitution, comme synthèse vivante, imagée et symbolique d'une réalité dont on aura toujours beau jeu de dire qu'elle fut plus rêvée que sérieusement revisitée, mais qui fut, il me semble, la forme précise que se donna le besoin d'évasion romantique dans le Nord.

En fait, on pourrait aisément reprendre la rapide analyse qui vient d'être proposée ici, sous un angle formel. J'ai toujours tenu que le style de saga ou celui, apparenté directement, de l'*Edda* dite *en prose*, n'ont jamais cessé de fasciner les écrivains du Nord depuis que les grands textes islandais ont retrouvé droit de cité sous ces latitudes, c'est-à-dire, nous l'avons suggéré, essentiellement depuis le début du XIXe siècle. Retrouver les valeurs d'un certain vocabulaire brut débarrassé des conventions de la rhétorique classique, limiter au maximum les «figures» plus décoratives que directement expressives, rendre naturellement, sans sollicitations artificielles, la couleur locale, atteindre le pittoresque par ces fortes images qu'une implacable et dynamique conception du Destin dictait aux sagnamenn, c'est aussi ce que tentèrent de faire, à leur mesure, les écrivains dont je viens d'accumuler les noms: ils pensaient, sans aucun doute, par là, retrouver un esprit.

Et c'est cela, me semble-t-il, qui marque le romantisme scandinave dont, en un sens, les prolongements s'étendent jusqu'à nos jours: il y aurait une étude d'une foisonnante richesse à entreprendre sur l'étonnante fortune qu'aura connue dans le Nord depuis presque deux cents ans, le roman historique. Et ce, non moins aujourd'hui même encore: On vient de décerner à juste titre à mon ami Thór Vilhjálmsson le grand prix du Conseil Nordique pour son dernier roman *Grámosinn glóir*: est-ce un hasard s'il s'agit, à proprement parler, du premier roman historique dans une oeuvre pourtant d'une belle fécondité et diversité, et si l'auteur confesse y avoir enfin consenti à revenir aux sources? Oui, quiconque aborde la littérature romantique scandinave ne peut manquer d'être frappé par sa volonté d'évasion, de ressourcement dans un lointain que le glorieux Moyen Age avait, déjà, su doter de dimensions gigantesques. J'ai noté que l'on aurait tort de vouloir traquer je ne sais quelle vérité scientifique derrière ces efforts de

reconstitution. Qui dit évasion n'entend évidemment pas récupération d'une authentique réalité. En vérité, la Scandinavie des premières décennies du XIXe siècle avait été frustrée d'un rêve. D'un rêve de grandeur. C'est dans ce mythe de son passé, de son passé viking, qu'elle s'est évadée, et c'est proprement là la marque de son Romantisme.

ANKER GEMZØE, AALBORG

Hakon Jarls Död – poetisk teknik og historiesyn hos den unge Adam Oehlenschläger. Fragmenter af en artikel

I.

«Hakon Jarls Död, eller Christendommens Indførsel i Norge» er fra *Digte*, 1803, det andet digt i samlingens første afsnit: «Romanzer». Forud kommer «Biergtrolden», et elskovsdrama i en nordisk mytologisk verden. Hovedparten af de følgende «Romanzer» udspiller sig i middelalderen, og i mange gøres der rundhåndet brug af gotiske gysereffekter.

Digtet står således mellem den mytologiske oldtid og den fantastiske middelalder. Titlen er samlingens eneste «eller-»-titel. Den slags dobbelt-titler har vel allerede på den tid virket kluntede og gammeldags. Men her er der god mening i den og godt belæg for den. Allerede i titlen introduceres digtets grundlæggende polariteter. En begivenhedsrække betragtes med et underforstået spørgsmålstejn under et dobbeltblik, måske en art dialektisk synspunkt, der konfronterer det personlige og det historisk-nationale, undergang og fornyelse, asatro og kristendom.

Oehlenschlägers «Romanze» svarer som genrebetegnelse løseligt til, hvad man siden har kaldt *kunstballaden* – og den betegnelse passer fint i tilfældet «Hakon Jarls Död». Kunstballaden, hvori det lyriske, det episke og det dramatiske er forenet, er en strømningstypisk præromantisk genre, videreført i forskellige afarter af romantikken. Genren, inspireret af den middelalderlige ballade, er et blandt flere udtryk for disse strømningers interesse for tidligere tiders folkelige og mundtlige litteraturformer.

I «Hakon Jarls Död» indgår inspiration fra kunstballader af Bürger, Schiller og Goethe, især Goethes «Die Braut von Korinth», der direkte citeres. Balladegenren med dens forkærlighed for tærskelsituationer, herunder historiske tidehverv, var et godt udgangspunkt for Oehlenschläger i den «levende, skabende» behandling af historien, som hans intellektuelt stimulerende ven Henrich Steffens *Indledning til filosofiske Forelæsninger* (Steffens 1968) så som poesiens kendemærke.